

Nasrine KHATTATE

Le mirage de l'Orient chez Pierre Loti

Il y a quelques années que la critique contemporaine s'intéresse au "cas Loti" et découvre son œuvre par sa "marginalité". En effet, l'œuvre de Loti, se plaçant à un moment de découverte et de remise en question, est encore l'objet de malentendus. Les éditions récentes, aux annotations abondantes et soignées, y apportent un nouvel éclairage mais l'étude critique de cette œuvre reste encore mince et suscite toujours la controverse: de Loti, on a brossé les portraits les plus flatteurs ou les plus irritants. Il a souvent été la victime des clichés et des idées reçues: "magicien de mots" pour certains, "colonialiste en pantoufles" pour d'autres, accusé de romantisme attardé, d'exotisme suranné, de sentimentalisme fade, de sensiblerie et de mièvrerie... comment survivre à tous ces coups? Mais voilà que miraculeusement, après des années de disgrâce, l'homme et l'œuvre sont réhabilités grâce à une étude extrêmement documentée d'où P. Loti sort comme "le grand reporter, écrivain engagé, le témoin passionné et révolté de son temps".¹ Mais curieusement, après ce plaidoyer, sous

1. Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti l'incompris*, Paris, Presses de la Renaissance, 1986.

la plume redoutable d'un autre critique,² le "cas Loti" devient un "cas" extrême et analysable: Alain Buisine, dans une étude pertinente, après avoir donné un bilan "terrible"³ de tous les mépris et toutes les accusations qui ont noirci l'image de Loti, – en passant par le mot fatal d'A. Breton⁴ – demande à son lecteur de ne pas compter sur lui pour blanchir cette image!⁵ Et il s'excuse presque d'avoir entrepris une telle recherche, tout en avouant le plaisir qu'il prend dans la lecture des textes de Loti: "Oserai-je quand même avouer que je prends plaisir à les lire, et plus encore à m'engourdir dans leur relecture, sachant que je risque d'être immédiatement suspecté, sinon accusé ou de débilite littéraire par les esthètes ou de tentations droitières par des idéologues?"⁶

Peu d'écrivains ont subi un si étrange destin; étrange destin pour un romancier - marin dont l'œuvre, après avoir sombré dans les mers de l'oubli, remonte peu à peu à la surface sur les vagues de la critique. Le temps est venu de s'interroger sur la singularité, la richesse et la modernité de cette œuvre. Œuvre riche par son ambiguïté, à mi-chemin entre l'autobiographie et le roman, le souvenir et le rêve, l'aveu et la digression; œuvre perméable aux sensations et ouverte à la perception du monde sensible.

Certes, on a souvent constaté que les romans de Loti ne présentent pas le même intérêt pour la critique que ses récits de voyage. Mais est-il possible de séparer la trame romanesque de la texture descriptive? La plupart des romans de Loti ont été écrits à l'occasion d'un voyage, d'une quête, d'une

2. Alain Buisine, *Tombeau de Loti*, Diffusion aux Amateurs de livres, Paris, 1988.

3. «Pierre Loti a l'avantage parfaitement négatif de réunir à lui seul, de concentrer quasiment toutes les tares simultanément bourgeoises et aristocratiques, de la seconde moitié du XIX^e siècle, avec en prime celles du début du XX^e», *Ibid.*, p. 11.

4. «Loti, Barrès, France, marquons tout de même d'un beau signe blanc l'année qui coucha ces trois sinistres bonhommes: l'idiot, le traître et le policier», A. Breton, cité par Alain Buisine, p. 10.

5. *Ibid.*, p. 12.

6. *Ibid.*, p. 9.

évasion vers un "ailleurs" lointain. Même dans son roman le plus célèbre *Aziyadé*, la femme turque paraît comme un "pré-texte" à côté de la grande héroïne du livre: la ville de Stamboul. «Ce qui est raconté, ce sont des incidents», observait R. Barthes à propos de ce roman. Il ne met pas en doute l'existence d'Aziyadé, mais elle n'est que «de terme neutre, le terme zéro de ce grand paradigme: discursivement, elle occupe la première place; structurellement, elle est absente, elle est la place d'une absence, elle est un fait de discours, non un fait de désir. Est-ce vraiment elle, n'est-ce pas plutôt Stamboul (...) que Loti veut finalement choisir? (...) Loti I semble mourir de la mort d'Azyadé, mais Loti II prend la relève; le lieutenant noblement expédié, l'auteur continuera à décrire des villes au Japon, en Perse, au Maroc, c'est-à-dire à signaler, à baliser (par des discours - emblèmes) l'espace de son désir».⁷

Ainsi, l'objet du désir étant "déplacé" dans les romans de Loti, ce qui importe c'est un paysage, une atmosphère et toute une saisie impressionniste de «l'espace de son désir». Lui-même a observé à propos de son roman *Mme Chrysanthème*: «il y a trois personnages: moi, le Japon et l'impression que le Japon fait sur moi». De même, dans le *Roman d'un Spahi* ou *Pêcheur d'Islande*, l'auteur met en scène des personnages opaques, vagues fantômes indécis, d'une psychologie très rudimentaire, ayant la nostalgie d'un "lieu", d'un "ailleurs" sans cesse perdu et jamais retrouvé.

En tout cas, qu'il ait été romancier ou voyageur, ce qui mérité d'être étudié chez Loti c'est sa perception du monde sensible et sa manière «d'être au monde». J. Green avait déjà souligné cet aspect en insistant sur la fusion du "moi" et du "monde" chez Loti: «Son absence de personnalité est curieuse. Il y a derrière ses livres ce vide qu'il y a dans le ciel, mais c'est par là qu'il est unique. Il s'est mêlé aux éléments. C'est l'air, c'est la pluie, c'est la terre qui parlent, ce n'est pas un être

7. R. Barthes, "Pierre Loti: «Aziyadé»", in *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, le Seuil, coll. Points. 1972, p. 179.

humain». ⁸

Il n'est donc pas étonnant de constater que l'œuvre de Loti offre un bon champ d'investigation à la critique thématique qui s'intéresse au tissu sensoriel de l'œuvre et à la manière «d'être-au-monde» de l'écrivain.

Ainsi, Gaston Bachelard a puisé nombre d'exemples dans les textes de Loti et a souvent cité cet écrivain dans ses ouvrages critiques notamment *La Terre et les rêveries de la volonté* et *La Terre et les rêveries du repos*.

Cet état de pure réceptivité au monde sensible se manifeste surtout dans les paysages d'Orient. Mais tout d'abord il faut définir l'orientalisme de Loti.

Invitation au Voyage

«On n'est jamais bien qu'ailleurs»
(P. Loti, *Fleurs d'Ennui*).

L'œuvre de Loti, aussi abondante que variée, a pour cadre la terre toute entière et ses rêves d'évasion sont une perpétuelle «Invitation au Voyage». Certes, la coïncidence entre les débuts littéraires de P. Loti et les grands moments des conquêtes coloniales en France est un fait significatif, mais il faut reconnaître que Loti n'a nullement innové dans le domaine de la littérature exotique en France. L'irruption de l'Orient dans le domaine littéraire et artistique au XIX^e siècle avait attiré un bon nombre d'écrivains: Chateaubriand, Lamartine, G. de Nerval, Gautier, Leconte de Lisle, Hérédia, Flaubert, Barrès, Fromentin figurent parmi les voyageurs d'Orient. Comment situer Loti par rapport à la multitude d'écrivains qui ont écrit sur l'Orient? En effet, l'orientalisme a subi une lente évolution au cours du XIX^e siècle et Loti se situe au bout du chemin. Ainsi, nous pouvons affirmer avec Pierre Briquet que «des prédécesseurs de Loti avaient déjà donné de l'Orient un tableau que l'on pouvait estimer complet». ⁹

8. J. Green, *Journal*, 11 mai 1957.

9. Pierre-E. Briquet, *Pierre Loti et l'Orient*, Neuchâtel, La Baconnière, 1945, p.102.

Et pourtant l'envoûtement de Loti pour l'Orient est d'une nature différente: «L'Orient! L'Orient! toujours recommencé, même immobile, même immuable et fabuleux». Certains critiques estiment que cet amour excessif de l'Orient est suscité par sa haine du modernisme et sa profonde aversion pour la civilisation occidentale, «on dirait vraiment à relire son œuvre, que c'est surtout la haine et le dégoût de notre civilisation qui l'ont jeté sur les chemins du monde, à la poursuite des milieux de son choix». ¹⁰ A cet égard, dans son voyage en Perse, après son émerveillement face aux ruines de la terre antique, sa déception est compréhensible lors de sa visite de Téhéran où il voit les premières traces du modernisme. De même, dans son voyage au Maroc, il est rebuté par la moindre trace de progrès. Dans une préface explicative qu'il avait ajoutée à son récit de voyage, il admire S. M. le Sultan Moulay-Hassan «de ne vouloir ni parlement, ni presse, ni chemin de fer, ni route (...) J'admire son haut et tranquille dédain des agitations contemporaines; comme lui, je pense que la foi des anciens jours, qui fait encore des martyrs et des prophètes, est bonne à garder et douce aux hommes à l'heure de la mort». ¹¹

On comprend alors la remarque ironique de Patenôtre, ¹² le jeune ministre de France à Tanger, après la lecture du livre de Loti sur le Maroc: «Comme diplomate, il me sera difficile de partager officiellement le superbe dédain que vous professez pour tout ce qui peut ressembler à l'introduction d'un progrès quelconque au Maroc». ¹³

Mais notre poète dans son «invitation au voyage» appelle uniquement ceux qui sont capables de le comprendre pour le suivre dans son aventure, ceux qui se sentent «frémir aux

10. A. Praviel, *Du romantisme à la prière*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie., 1927, p.6.

11. Pierre Loti, «Au Maroc», in *Voyages (1872-1913)*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, p.170.

12. Jules Patenôtre (1845-1925) en poste à Tanger jusqu'en 1891, il sera plus tard ambassadeur à Washington puis à Madrid. Il avait invité Loti à l'accompagner au Maroc pour rehausser l'éclat de la délégation.

13. Cité par Quella - Villéger, *op. cit.*, p.140.

premières notes gémies par des petites flûtes arabes», et c'est par ces phrases qu'il termine sa préface: «ils sont mes pareils ceux-là (...) qu'ils montent avec moi sur mon cheval brun (...) à travers des plaines sauvages tapissées de fleurs, à travers des déserts d'iris et d'asphodèles, je les mènerai au fond de ce vieux pays immobilisé sous le soleil lourd, voir les grandes villes mortes de là-bas, que berce un éternel murmure de prières». ¹⁴

Par là s'explique la fascination de ce voyageur éternel pour les ruines et les déserts qui ne sont pas contaminés par «la gangrène du progrès»; où l'officier de marine, habitué à sillonner lentement les Océans et les mers, s'abandonne aux rythmes lents des caravanes à travers le désert, cette mer sans eaux; et c'est là que la traversée du désert se transforme en «Traversée du désir».

Mais, qu'il s'agisse d'amour de l'Orient ou de haine de l'Occident, ce qui est indéniable chez Loti est la qualité d'un regard différent et d'une vision singulière qui le met en marge de tous les orientalistes.

Paysage-Mirage

Ce coureur de mer est avant tout un coureur de rêves et l'on a souvent constaté que l'illusion et la réalité n'ont jamais de limite précise dans ses descriptions. Odette Valence écrit à ce propos: «Jamais écrivain n'a mieux confondu le rêve et la réalité». ¹⁵ Du reste, P. Loti lui-même reconnaît cette confusion: «des lointains pays où je suis tant de fois allé vivre, me semblent aussi irréels qu'aux temps où j'y rêvais sans les avoir vus». ¹⁶

En effet, dans les récits de voyages de Loti, il y a des paysages où la réalité flottante bascule dans la légende, dans l'irréel ou dans l'informe: voilà comment un village en Perse

14. P. Loti, *Voyages*, p. 170.

15. *Revue maritime*, n° spécial sur P. Loti, fév. 1950.

16. P. Loti, *Le livre de la Pitié et de la mort*, Paris, Calmann-Lévy, 1891, pp. 81-82.

est perçu: «Un village fortifié, dans un bois de palmier, les portes du caravansérail, qui s'ouvrent devant nous, puis se referment quand nous sommes passés: tout cela vaguement aperçu, comme en rêve... Et ensuite, plus rien; le repos dans l'inconscience...». ¹⁷

Et ce coup d'œil fugitif lorsqu'il traverse les gorges qui montent vers Chiraz: «Et, quand nous jetons un dernier coup d'œil au-dessous de nous, sur la plaine et le lac assombris, on y voit maintenant briller des feux par myriades, donnant l'illusion d'une ville au déploiement sans fin». ¹⁸

Et cette ville chinoise:

«Vers le Nord, une ville sans fin, mais qui est nuageuse, qui paraît presque inexistante; on la devine plus qu'on ne la voit(...) on croirait plutôt un mirage de ville...». ¹⁹

De même, Stamboul décrit sous la brume du soir:

«Stamboul changeait comme un mirage; rien ne s'y détaillait plus. (...) Ce n'était maintenant qu'une silhouette». ²⁰

Ou encore cette ville "chimérique" au Japon où la réalité est complètement noyée dans une vision féerique:

«Cela a l'air de ne pas exister, d'être un mirage. Il semble que de longues bandes d'ouates rosées se déroulent lentement sur la terre, noyant cette ville chimérique dans leurs replis, dans leurs ondulations molles». ²¹

Certains paysages rocheux où la forme des montagnes prend des aspects fantastiques lui donnent le vertige et l'appréhension de la "fin du monde". En traversant les montagnes iraniennes il est saisi par «l'angoisse de l'inconnu, le sentiment de n'être plus sur terre, ou la terreur d'une fin de monde...». ²²

17. P. Loti, *Vers Ispahan*, Paris, Christian Pirot, 1988, p. 49.

18. *Ibid.*, pp. 61-61.

19. P. Loti, *Les derniers jours de Pékin*, Paris, Calmann-Lévy, 1901, p. 125.

20. P. Loti, *Les Désenchantées*, Paris, Livre de poche, 1970, p. 52.

21. P. Loti, *Japoneries d'automne*, Paris, Calmann-Lévy 1920, p. 293.

22. P. Loti, *Vers Ispahan*, p. 43. On pourrait puiser un bon nombre d'exemples dans ce même livre où la perception de Loti transforme les

A cet égard, Claude Rey a remarqué: «Que Loti goûtât le fantomatique, qu'il fut un sensitif au dernier degré, obsédé par ces fantômes de cœur et des sens, moins créés que décrits, et qui ont vécu en lui au point de devenir des personnages réels, personne ne s'en étonnera». ²³

Parmi les visions oniriques de Loti, les paysages de Perse occupent une place particulière. C'est "le lieu" où le passé, le présent et le futur se confondent et l'on a l'impression d'avoir échappé au temps: «l'heure a je ne sais quoi d'arrêté et d'immobile, le temps n'a plus l'air de fuir...» s'écrie Loti au tombeau de Hāfez. ²⁴

Ce climat irréel et feutré est surtout sensible à Chiraz, «cette mystérieuse et inaccessible Chiraz» (p. 46) située aux confins du rêve et de la réalité: «... dans cette Chiraz très haut montée, presque un peu fantastique... c'est toujours le vertige des cimes, la gigantesque houle pétrifiée, que l'on dirait encore en mouvement, qui a l'air de passer et fuir...» (p. 67). Lieu d'évasion et d'introspection, cette ville fournit à notre voyageur les impressions les plus originales et les plus mystérieuses: à côté des visions parasidiques dont le champ lexical se révèle impressionnant (Terre promise, Éden, édénique, paradis, Houris, serpent...), il y a un indéfinissable sentiment de malaise qui plane sur les paysages de Chiraz: «l'inquiétante torpeur de Chiraz» (p. 77), «de silence oppressant de Chiraz» (p. 76), «on y éprouve encore cet effroi du dépaysement suprême» (p. 76). Le "moi" du voyageur est à

← paysages en vision fantastique: «Il y a çà et là des groupements de formes noires, dont la lune projette l'ombre sur la blancheur des pierres; on dirait des bêtes ou des hommes postés pour nous guetter» (p. 39). «À mesure que nous montons, les aspects se déforment et changent, à la lueur incertaine des étoiles (...) il y a de grandes pierres qui surplombent, imprécises dans la nuit, toutes penchées et menaçantes» (p. 47). «Cette chaîne des montagnes en Iran qui semble, à mesure que nous montons, grandir, pousser vers le ciel, dresser chaque fois devant nous une assise nouvelle» (p. 54).

23. Claude Rey, «P. Loti et le vaisseau fantôme», *Cahier P. Loti*, n° 5 août 1953, p. 14.

24. P. Loti, *Vers Ispahan*, p. 103.

la fois envoûté et oppressé par les mystères non percés de la Perse: «il y a vraiment quelque chose dans ce pays de Chiraz, un mystère, un sortilège, indicible pour nous et qui s'échappe entre nos phrases occidentales» (p. 103).

Est-il dès lors excessif de soutenir que parmi toutes les contrées visitées par Loti, la Perse,²⁵ avec son passé le plus reculé et le plus lointain constitue un “ailleurs” différent? Est-elle le dernier relais sur le chemin de sa quête et l'ultime réponse donnée à ce chercheur d'énigmes? Toujours est-il que la Perse de Loti, quoique vague et trouble, est le lieu et le moment d'une descente plus profonde au cœur du monde sensible, d'une fusion totale entre la conscience et le monde.²⁶

Paysage mental

Mais la perception du monde sensible chez Loti, intériorisée et filtrée à travers son “moi” fuyant et son “âme changeante” nuit considérablement à l'aspect réel et documentaire de ses récits de voyage. Faute de concentration sur un lieu, le moi du voyageur est lacunaire et éparpillé: «Quand je suis quelque part, il me manque toujours quelque chose de moi-même qui est resté ailleurs».²⁷

Imprécision, confusion, fantaisie et parfois même erreur, voilà les caractéristiques des paysages d'Orient. Cette confusion est surtout sensible dans la description des monuments et des mosquées, où faute de support documentaire et de connaissance historique, notre paysagiste raffiné se perd et se hasarde dans des remarques et des notations vagues et inexactes. La visite des mosquées lui fournit l'occasion de descriptions remplies de rêves imprécis et furtifs. Briquet a con-

25. «Patrie enviable pour tous les poètes, cette Perse où rien ne change, ni les formes de la pensée, ni le langage, et où rien ne s'oublie!» *Vers Ispahan*, p.104.

26. Ayant une place particulière dans les récits de voyage de Loti, *Vers Ispahan* mérite une étude exclusive qui déborderait les cadres de cet article. Cf. Javad Hadidi, *Az Sa'di tā Aragon*, Téhéran, Presses Universitaires d'Iran, 1994, pp. 240-242.

27. *Journal intime*, Paris, Ed. de l'Illustration, 1924 et 1928, p. 97.

staté avec raison: «le charme de la Terre d'Islam [est composé chez Loti] d'éléments singulièrement français». ²⁸ Cette confusion a souvent suscité des remarques et des critiques acerbes ou ironiques: on lui reproche de ne pas avoir d'érudition et d'amour des œuvres d'art ainsi que de ne pas prendre en patience le voisinage des touristes. ²⁹

Et Nouty estime que Loti n'était pas qualifié pour décrire les ruines de l'ancienne Egypte. Il le considère uniquement charmé «par les mélodies douces sur le ton mineur» ³⁰ et incapable de se faire l'interprète de l'art pharaonique. De même, Nishimoto dans son étude a observé que Loti n'a pas compris le Japon et qu'il ne l'a pas restitué à travers ses récits. ³¹ On peut comprendre également le dédain des critiques à l'égard de son récit de voyage au Maroc: «Ce n'est pas le Maroc, c'est le Maroc de Loti». ³² On connaît aussi la déception de J. Patenôtre, le jeune ministre français qui souhaitait que Loti écrive «une ambassade à la cour de Fez», texte que ce dernier préféra intituler «Au Maroc». «A quoi bon une ambassade?», s'exclame-t-il, non sans insolence, dans ce récit dédié à un ambassadeur! Celui-ci tout en appréciant la qualité littéraire du livre ne cache pas sa déception: «Bref la copie est bonne, mais hors sujet! on attendait un panégyrique, on découvre un poème», ³³ conclut A. Quella-Villéger. Loti s'explique dans sa préface et prévient parmi ses lecteurs ceux qui s'attendaient à un guide de voyage: «Qu'ils s'épargnent l'ennui de commencer à me lire; ils ne me comprendraient pas; je leur ferais l'effet de chanter des choses monotones et confuses, enveloppées de

28. P. E. Briquet, *op. cit.*, p. 47.

29. On sait que Loti ne supportait pas les touristes et les évitait dans ses voyages; il accusait les Anglais d'être les introducteurs du progrès et les organisateurs du tourisme.

30. Nouty (Hassan El), *Le proche-Orient dans la littérature française, de Nerval à Barrès*, Paris, Nizet, 1958, p. 200.

31. Nishimoto, Kôji, *Le Japon de P. Loti*, Presses de l'Université de Laval, Québec, 1961.

32. Cité par Quella-Villéger, p. 140.

33. *Ibid.*

rêve...»³⁴

La confusion et l'imprécision concernent notamment l'art musulman, et la plupart des critiques estiment que Loti a confondu l'art musulman des autres pays avec celui de la Turquie. Au point que l'on ne peut pas déceler, à travers ses récits, la différence exacte entre une mosquée égyptienne et une mosquée turque ou persane. Il est vrai que le turcophile considère l'Égypte et la Perse musulmanes comme une «simple ramification de l'Orient turc».³⁵ Quella-Villéger remarque à ce propos: «à la manière de Venise pour Marcel Proust, selon Paul Morand, nous pouvons avancer qu'Istanbul est à Loti "la cité de son inconscient"»³⁶ et c'est donc à travers cette cité du désir qu'il voit les autres lieux. De même, Pierre Briquet observe: «La Perse de Loti nous paraît singulièrement turque».³⁷

En effet, malgré des pages poétiques où l'art descriptif de Loti atteint son apogée, *Vers Ispahan* paraît faiblement documenté. «La Perse est vue à travers le Maghreb, la Turquie et la Palestine. Loti ne différencie pas l'art persan de l'art arabe ou turc. Impressionniste, il néglige la documentation».³⁸ J. Richard Bloch, en comparant les itinéraires parallèles de Loti et de Gobineau en Perse conclut: «Gobineau explique, Loti peint».³⁹

Toutes ces remarques mettent en question la nature de l'exotisme lotien. Peut-on même parler d'un exotisme chez Loti? En effet, dans sa continuelle confusion entre le rêve et la réalité, entre le passé et le présent, entre le souvenir des

34. P. Loti, *Voyages*, p. 170.

35. El Nouty, *op. cit.*, p. 199.

36. A. Quella-Villéger, *op. cit.*, p. 65.

37. Loti se trompe sur certains détails: la date de la naissance de Sa'di et la pierre tombale de Ḥāfīz etc. . . mais sa plus grande erreur est lorsqu'il confond, aux ruines de Persépolis, l'art persan et l'art assyrien dans une association d'images.

38. P. E. Briquet, *op. cit.*, p. 91.

39. J. R. Bloch, «Les itinéraires parallèles: Gobineau et Loti en Perse,» *Europe*, n° 9, oct. 1923, pp. 99-115.

lieux vécus et des lieux imaginés, il lui arrive de se sentir dans un climat familial, au cœur même du dépaysement. Il y a souvent dans les paysages de Loti un sentiment fade de déjà vu. Partout, on retombe sur les mêmes impressions et les mêmes sensations et souvent les paysages d'Orient, en dépit d'un très grand luxe de détails, ne sont que des variations infinies sur le même thème. Qu'il nous montre des platanes au Maroc, des chênes verts en Turquie ou des cyprès à Chiraz, tous les climats s'estompent dans un seul climat, son «climat natal», et tous les paysages se confondent dans un paysage unique, son «paysage mental».

Dès lors, il ne serait pas abusif de dire que la part du divers, du différent, du varié, est minime chez ce voyageur éternel qui est à la recherche d'une identité impossible, d'une patrie jamais retrouvée:

«J'emporterai avec moi le regret de je ne sais quelles patries jamais retrouvées, de je ne sais quels êtres désirés ardemment et jamais embrassés».⁴⁰

Exotisme teinté de bovarysme: il est curieux de constater que cet orientaliste, féru de déguisement et collectionneur d'objets exotiques, ne parviendra jamais à dépouiller complètement son "moi" français!

Loti n'a rien d'un «voyageur sans bagage»: chemin faisant, il suit sa route intérieure et promène son mal d'être et son angoisse existentielle à travers tous les horizons. C'est ainsi que tous les lieux coexistent fugitivement dans son esprit:

«Mes souvenirs des pays de soleil s'éloignent, s'embrument, prennent les teintes vagues des choses passées. Ils se mêlent dans ma mémoire et dans mes rêves; et tout se confond un peu, les minarets de Stamboul, les sables du Soudan, les plages blanches de l'Océanie, et les villes d'Amérique, et les écueils sombres de la mer Brumeuse».⁴¹

40. Cité par Quella-Villéger, *op. cit.*, p. 354.

41. *Fleurs d'ennui*, Calmann-Lévy., 1924, p. 309.

Impressionniste et instantanéiste

Si le lecteur de Loti ne parvient pas à saisir la réalité objective d'un lieu, c'est parce que notre artiste s'attache moins à nous le faire voir qu'à nous communiquer les impressions qu'il lui inspire. Il s'agit donc chez Loti d'un exotisme impressionniste et plus exactement instantanéiste.⁴² Il ne restitue pas le tableau dans sa totalité, mais insiste sur ce qu'il y a de plus changeant et de plus fuyant. La description se fait alors en touches légères, en quelques traits furtifs qui ne donnent pas l'image d'une totalité: taches floues, reflets fugitifs et chatoyants; le tableau n'est pas achevé et les impressions fugaces traduites en images isolées suggèrent le mouvement du regard:

«Dehors, dans le sentier plein de fougères, sous la voûte verte, s'agitent déjà quelques grandes coiffes blanches de jeunes filles».⁴³

La Perse de Loti est encore plus impressionniste que les autres contrées. Voici comment P. Flottes résume l'impression que Loti a dû garder d'Ispahan: «Souvenir d'une ville d'émail bleu, de portes d'argent ciselé, de pâle vermeil, mais ces visions s'associent au bruit endormeur d'innombrables petits ruisseaux clairs, au chant des muezzins et des oiseaux, au parfum des roses; et tout cet ensemble, c'est "cet Ispahan de lumière et de mort", baigné dans l'atmosphère diaphane des sommets».⁴⁴

Les tableaux sont souvent remplis de notations visuelles qui s'égrènent en minutes successives où l'œil court de reflet en reflet, de couleur en couleur.⁴⁵ Voici l'apparition d'Ispahan: «D'abord des champs de larges fleurs blanches. . . Ensuite une puissante mêlée d'arbres –des peupliers, des saules, des yeuses,

42. Ce terme est employé par J. Dubois à propos de P. Loti, comme des Goncourt, de Vallès et de Daudet, dans son ouvrage, *Romanciers français de l'instantané au XIX^e siècle*, 1963.

43. *Mon frère Yves*, Calmann-Lévy, 1884, p. 195.

44. Pierre Flottes, *Le drame intérieur de P. Loti*, Paris, Le Courrier littéraire, 1937, pp. 168-9.

45. En insistant sur la technique impressionniste des descriptions de Loti, Briquet affirme: «Loti s'apparente à Cézanne, à Gauguin, à Sisley, à tout l'impressionnisme.» p. 196.

des platanes- d'où émergent tous les dômes bleus et tous les minarets bleus d'Ispahan!... C'est un bois et c'est une ville... » (p. 169).

Mais plutôt qu'impressionniste notre artiste est surtout instantanéiste et le meilleur de Loti est dans la saisie spontanée et immédiate de la vie palpitante des choses. Son regard sur le quotidien, sur les nuances les plus fugaces, cet intérêt passionné pour le moment présent et fragile, confirment la place exceptionnelle de l'instant dans les perceptions de Loti: l'instant éphémère mais intense où le "fortissimo sensoriel" semble pénétrer dans la sève de la vie. Loti est peut-être ce voyageur distrait dont le regard s'attarde souvent à la surface des choses, mais son instantanéisme est une plongée plus profonde et plus intime dans le réel et la durée: «Si Loti ne respecte pas une certaine conception des rapports et de l'ordre, c'est qu'il favorise les données immédiates de sa vision personnelle. Dans cette perspective, maints moments secondaires, fugaces et futiles, peuvent représenter des nœuds de sensations et d'impressions bien plus riches qu'un événement d'importance».⁴⁶

Il y a des passages où le regard veut capter l'essence d'un moment unique et alors l'instantanéisme se concrétise dans l'écriture par une sorte de piétinement du texte traduit par une répétition de mots:

«...C'était une lumière pâle, pâle, qui ne ressemblait à rien; elle traînait sur les choses comme des reflets de soleil mort. Autour d'eux, tout de suite commençait un vide immense qui n'était d'aucune couleur. (...) L'œil saisissait à peine ce qui devait être la mer: d'abord cela prenait l'aspect d'une sorte de miroir tremblant qui n'aurait aucune image à refléter; en se prolongeant, cela paraissait devenir une plaine de vapeur - et puis, plus rien; cela n'avait ni horizon ni contours».⁴⁷

Parfois même une sorte de tâtonnement et d'hésitation se manifeste dans l'écriture qui veut mimer le rythme et le mou-

46. J. Dubois, «Pierre Loti aujourd'hui», *Revue des Sciences Humaines*, janvier-mars 1965, p. 88.

47. P. Loti, *Pêcheur d'Islande*, Livre de Poche, pp. 13-14.

vement de l'impression: c'est la nuit et Loti se trouve dans un lieu très éloigné de la mer, mais il a l'impression d'«entendre dans le lointain son bruit familier»; et soudain il hésite: «mais non, c'est partout le silence. Rien que des frôlements à peine perceptibles dans l'épaisseur verte, faibles bruits d'ailes qui s'ouvrent, trémoussements légers d'oiseaux qui ont de petits rêves dans leur sommeil». ⁴⁸

Voilà comment l'écriture se fait immédiate pour reproduire exactement le rythme de l'impression vécue. Ainsi, évitant de s'enfermer dans une construction solide, Loti s'entend à garder vivante la première fraîcheur des perceptions dans une forme souple et un rythme alerte: pointillisme, notations brèves et improvisées, raccourci, ellipse, cascade de mots répétés, l'écriture de Loti suit le cours tortueux des impressions et obéit aux sollicitations immédiates du «vivant»: «Minuit! Une quasi-fraîcheur tout à coup, délicieuse après la fournaise du jour, nous rend plus légers; sur l'immensité, moirée de rose et de gris, nous allons comme hypnotisés». ⁴⁹ Ou encore: «Midi, dans la mer Rouge. De la lumière, de la lumière, tant de lumière que l'on admire et l'on s'étonne, comme si, au sortir d'une espèce de demi-nuit, les yeux s'ouvriraient davantage, voyaient plus clair, toujours plus clair...» ⁵⁰

Dans cette perspective, les images et les métaphores ne sont pas des figures rhétoriques, mais cueillies au hasard des impressions vécues; et s'il y a une rhétorique chez Loti, il s'agit, selon l'expression de Henri Scepi d'une «rhétorique de l'incertain»: ⁵¹ «Le langage est fréquemment mis en défaut, comme si, par moment, le narrateur se refusait à pactiser avec les démons du réalisme pour mieux cerner les limites de l'incertain». ⁵² Parfois même l'on sent que le texte lutte avec le blanc de la page et engendre les notations isolées,

48. *Mon frère Yves*, *op. cit.*, pp. 189-190.

49. *Vers Ispahan*, *op. cit.*, p. 31.

50. *L'Inde (sans les Anglais)*, Calmann-Lévy, 1925, p. 3.

51. «Henri Scepi, Rhétorique de l'incertain dans "Pêcheur d'Islande"», *Revue P. Loti*, n° 27, juillet-sept 1986.

52. *Ibid.*, p. 66.

les phrases incomplètes et hachées; et cela est surtout sensible lorsque Loti se heurte à l'inexprimable: «l'heure a je ne sais quoi d'arrêté et d'admirable... vraiment les teintes des choses, en ce pays aérien, sont parfois tellement délicates que les noms habituels ne conviennent plus; et la lumière, le calme de cette matinée ont je ne sais quoi de tendre et de paradisiaque». ⁵³ Maintes fois, Loti a avoué son impuissance devant "l'informulé": «Ce sont les intuitions mystérieuses venues je ne sais d'où qui par instant m'échappent à moi-même, j'ose à peine de les formuler et les écrire». ⁵⁴

Cette crise du langage est perceptible lorsque l'écrivain rencontre une défection de la dénotation et s'impatiente à trouver «un autre langage» pour décrire l'indicible: «Je voudrais connaître un langage à part, dans lequel pourraient s'écrire les visions de mes sommeils». ⁵⁵ La "faillite du langage" représente alors un nouveau rapport "trouble" entre le langage et l'objet référentiel, entre le signifié et le signifiant. R. Barthes avait raison de soupçonner chez cet écrivain "démodé", une résonance moderne dans son écriture, au niveau du signifiant:

«Quelque chose qui est très souvent du pur signifiant a été dénoncé et le signifiant n'est jamais démodé». ⁵⁶

Et désormais on saura comment atteindre Loti au-delà de son exotisme suspect.

Le décoloriste

Ce mouvement inconscient de tout ramener à un seul "paysage mental" est surtout perceptible dans le choix des couleurs: en général, les paysages d'Orient sont plongés dans une vapeur de couleurs indécises et une sorte de grisaille devient parfois la seule teinte dominante. Alain Buisine a diagnostiqué dans la prose de Loti une maladie des couleurs pâles:

«S'écrivant très exactement à l'opposé de ce chromatisme exa-

53. P. Loti, *Vers Ispahan*, *op. cit.*, p. 94.

54. P. Loti, *Fleurs d'ennui*, cité par Briquet. pp. 348-349.

55. P. Loti, *Le livre de la Pitié et de la Mort*, *op. cit.*, p. 3.

56. R. Barthes, *op. cit.*, p. 187.

cerbé qui semble constituer le fondement de toute mise en scène de l'Orient au XIX^e siècle, l'exotisme anémié de Pierre Loti - comme languide et atone, peut-être épuisé d'arriver si tard dans le siècle - ne guérira jamais, en dépit de quelques sursauts vite éteints, de sa chlorose chronique, cette maladie communément appelée les pâles couleurs).⁵⁷

Et Quella-Villéger confirme: «Effectivement il tend toujours à rendre diffus ce qui est net dans le paysage, à rendre inexistant ce qui est consistant, à décolorer ce qui est contrasté. Il aime les teintes pastels et se plaint au besoin des soleils "excessifs"». ⁵⁸

Il est étonnant que le champ visuel de Loti, gorgé du soleil et de tant de couleurs vives et éclatantes de l'Orient, tende vers cette grisaille désolée et déprimante. On dirait que les paysages qu'il décrit prennent racine dans ses souvenirs lointains marqués à jamais par la mer et les paysages maritimes de sa ville natale. L'exemple le plus frappant se trouve dans un passage de *Vers Ispahan* où par l'excès même de la lumière, toutes les teintes s'estompent, pâlisent et s'harmonisent dans une symphonie de couleurs grises:

«Il semble qu'ici tout se décolore, sous les rayons d'un soleil trop rapproché et trop clair: des serpolets d'une nuance indécise, des pâquerettes d'un jaune atténué, de pâles iris dont le violet tourne au gris perle, des orchidées à fleurs grises, et mille petites plantes inconnues, que l'on dirait passées dans la cendre» (p. 159).

Que ce soit au Maroc, au Japon, en Chine ou en Perse, partout les paysages sont enveloppés de gris et couverts par "une couche de cendre":

«... sur toutes les dalles, sur toutes les murailles (...) la teinte grise des choses très vieilles, répandue partout comme une couche de cendre». ⁵⁹

«Le temps a jeté sur toutes ces choses, une teinte légèrement grise qui est comme un adoucissement, comme un coup de blaireau pour

57. A. Buisine, «Le décoloriste: voyage et écriture chez Pierre Loti», *Revue P. Loti*, n 20, oct.-déc. 1984, p. 77.

58. A. Quella-Villéger, *op. cit.*, p. 40.

59. P. Loti, *Mme Chrysanthème*, Livre de poche, 1973, p. 188.

les harmoniser». ⁶⁰

«Les choses sont vagues encore, dans cette demi-lueur cendrée d'avant le soleil, sorte de brume lumineuse, couleur gris de lin, des extrêmes matins d'été». ⁶¹

«Une ville sans fin, mais qui est nuageuse, elle se dissimule comme sous des envolées de cendre». ⁶²

J. Dupont observe fort justement que dans les paysages d'Orient de Loti, l'intensité de la lumière est adoucie «par l'intervention d'éléments atmosphériques: poussière, vapeur, nuage, brume, buée, brouillard, fumée qui estompent la plupart de ses paysages favoris». ⁶³

On comprend alors l'attrait de P. Loti pour les paysages lunaires où les choses paraissent encore plus chimériques et plus immatérialisées: c'est la nuit, au bord de la mer de Marmara et notre décoloriste, saisi de vertige et d'appréhension et envoûté par la clarté de la lune, voit les choses comme légères et évanescentes; le texte alors se livre à un jeu infini du langage sur les demi-teintes:

«Cette lueur lunaire imprégnait une fraîche brume du soir, exhalée par la Marmara (...), qui devenait aussi du bleuâtre clair enveloppant tout, et qui donnait l'aspect vaporeux à cette muraille de mosquée, si lourde tout à l'heure. Et les deux minarets plantés dans le ciel semblaient transparents, perméables aux rayons de lune, donnaient le vertige à regarder, dans ce brouillard de lumière bleue, tant ils étaient agrandis, inconsistants et légers...». ⁶⁴

Lumière blanche soigneusement filtrée, éclairage douteux, ciel nuageux, air brumeux, climat vaporeux, bruits amortis, contours incertains, heure indécise... , l'essentiel pour Loti, confirme A. Buisine, est que «le réel se vide de sa propre présence (...) et que le sujet s'absente, se retire simultanément

60. P. Loti, *Japonerie d'automne*, op. cit., p. 19.

61. P. Loti, *L'Exilé*, Calmann-Lévy, 1910, p. 50.

62. P. Loti, *Les derniers jours de Pékin*, op. cit., p. 125.

63. Jacques Dupont, *Paysage de Loti*, Commentaire, n° 14, été 1981, p. 301.

64. P. Loti, *Les Désenchantées*, cité par J. Dupont, op. cit., p. 302.

de ce qu'il voit et de ce qu'il vit». ⁶⁵

Ainsi, l'Orient de P. Loti est-il ambigu et étrangement décoloré. « Il y a de la brume dans la littérature lotienne », ⁶⁶ observe encore A. Buisine. Il trouve même dans *Aziyadé* une sorte de « désorientalisation » et de « déperdition » de la ville de Stamboul. Loti n'avait-il pas déclaré lui-même: « c'est à travers mon âme que vous verrez le grand Stamboul? » ⁶⁷

Certes, on ne peut mettre en doute ni la perfection de ses dons d'observateur, ni « la voracité visuelle » sur laquelle il insiste lui-même, mais selon A. Buisine « il s'use la vue à vouloir saisir l'imperceptible ». ⁶⁸

C'est ainsi que la vision de Loti est infiniment plus spécifique et plus singulière que celle des autres orientalistes et son écriture également prend ses distances avec les formes stéréotypées de l'écriture romantique. Elle est vraiment « en marge » de cette littérature exotique du XIX^e siècle qui est qualifiée par A. Buisine d'avoir « bonne plume, bon œil. » Tout en possédant les qualités d'un excellent observateur et ce « coup d'œil » exceptionnel, Loti semble « aspiré et inspiré par l'indescriptible. » ⁶⁹

Il y a des descriptions prolongées, surchargées d'un luxe extraordinaire de détails et de nuances, mais qui ne donnent pratiquement rien à voir et pour ainsi dire aboutissent à un « degré zéro du visible et de l'audible ».

« Ses textes que l'on prétend informés par la diversité des pays visités, nourris et illustrés par la « kaléidoscopie » géographique, semblent plutôt tendre vers un anéantissement concerté du monde extérieur dont la description effectue obstinément la perte scopique ». ⁷⁰

65. A. Buisine, *Le décoloriste*, op. cit., p. 77.

66. *Ibid.*, p. 82.

67. P. Loti, *L'Exilé*, p. 116.

68. A. Buisine, *Ibid.*, pp. 84-86 ... « il écrit blanc sur noir plus que noir sur blanc. »

69. *Ibid.*, p. 85.

70. *Ibid.*, p. 86.

La quête intérieure

Que cherche donc Loti dans son Orient chimérique et décoloré? A. Quella-Villéger aime lire dans l'œuvre de Loti un témoignage véridique sous des "reflets historiques":

«... dans sa quête quasi proustienne du temps perdu, le temps que nous retrouvons a des reflets historiques tant ses romans relatent l'histoire autant qu'ils la frelatent».71

Certes, il est possible de dégager à travers le discours poétique des écrits de Loti, une somme de réalités objectives; ce qui est du reste confirmé par un ethnologue de valeur comme Claude Lévi-Strauss. Celui-ci estime que les livres de Loti «constituent un précieux témoignage ethnologique, sinon sur les peuples qu'il a connus, au moins sur le rapport, à une certaine époque, de sa propre culture à des cultures étrangères».72

En effet, une relecture de l'œuvre qui y chercherait les traces historiques et politiques nous paraît indispensable et à cet égard la recherche effectuée par A. Quella-Villéger en tant qu'historien est incontournable. Mais ne voir en Loti qu'"un écrivain engagé" et ne sentir dans les "fleurs de lotisme" que "des parfums politiques" serait méconnaître l'essentiel de Loti et ce qu'il y a de meilleur en lui. Loti, avant tout, c'est une pensée sauvage qui se cherche. Homme d'une fin de siècle, il a certainement senti et flairé par son intuition les problèmes de son temps et les a reflétés et "chuchotés" dans son œuvre;73 pourtant, beaucoup plus qu'un "conteur de temps", Loti est un "conteur d'espaces", et l'espace pour lui n'est pas seulement un "cadre" historique ou exotique, mais le lieu et le moment d'une quête intérieure.

Ceux qui ont reproché à Loti l'imprécision et la confusion de ses récits de voyage, ont oublié qu'il n'est pas de ces

71. A. Quella-Villéger, *op. cit.*, p. 20.

72. *Ibid.*, p. 354.

73. «C'est un auteur à la croisée des chemins, témoin d'un monde qui va finir, sentant cette fin par toutes ses fibres nouvelles, par toute son intelligence et le criant à un peuple de sourds et d'aveugles.» R. L. Léguillon, *Pierre Loti: une réévaluation de son œuvre*, Rice University, Hoston, 1970.

voyageurs qui établissent leurs itinéraires et leurs plans de visite d'après les idées reçues. Il a toujours évité ce tourisme de masse qui se laisse prendre aux pièges des *Mille et une Nuits*. S'il ne restitue pas la réalité objective des lieux visités dans leur totalité, c'est qu'il cherche avant tout un contact affectif et humain entre lui-même et le lieu de sa quête. S'il n'a pas été en extase et remué devant les vestiges des Pyramides en Egypte,⁷⁴ ce n'est pas parce que, selon El-Nouty, "sa sensibilité féminine est accessible uniquement au gracieux et au joli".⁷⁵ En effet, il y a parfois des paysages entièrement nus, désertiques et désolés, dépourvus "du gracieux et du joli", qui l'attirent et l'appellent. Il y reste rêveur et cloué par une fascination singulière tandis qu'un dialogue en sourdine, se dégage de ces moments intenses de rencontre entre le voyageur et la matière inerte porteuse de sens et de message.

Impressionné par les ruines de Persépolis, Loti se perd il est vrai dans l'erreur et la confusion en confondant l'art persan avec l'art assyrien, mais ce qui importe c'est cette émotion balbutiante qui s'infiltré à travers toute la description :

"Oh! mon saisissement d'être accueilli, dès l'entrée, par deux de ces mornes géants dont l'aspect, à moi connu de très bonne heure, avait hanté mon enfance (...) Et leur brusque apparition me saisit. Un silence infini, sous une lumière adoucie d'apothéose..." (p. 123).

Et cette fascination continue durant des pages et des pages où le voyageur se met à l'écoute des choses avec l'inquiétude d'Œdipe cherchant à lire l'énigme dans les yeux du Sphinx: "Et ces ruines muettes racontent leur histoire par d'innombrables inscriptions, leur histoire et celle du monde; le moindre bloc voudrait parler..." (p. 126).

Certes, Loti ne possède pas l'érudition nécessaire pour apprécier et comprendre la Perse antique, mais il y a ce courant mystérieux qui s'établit entre lui et les "deux géants ailés", qui se mettent à parler, lui révélant leurs secrets: "Les deux

74. Il les a décrits très sommairement.

75. EL-Nouty, *op. cit.*, p. 200.

géants ailés, qui me reçoivent au seuil de ces palais, c'est Xerxès, qui eut la fantaisie de les poster ici en vedette. – Et ils me révèlent sur leur souverain des choses intimes que je ne m'attendais point à jamais surprendre; en les contemplant, mieux qu'en lisant dix volumes d'histoire. . ." (p. 124). Et soudain, la contemplation de ces lieux délaissés, donne à notre voyageur impressionniste, l'impression d'une lassitude:

“Le soleil baisse, allongeant les ombres des colonnes et des géants, sur ce sol qui fut un pavé royal; ces choses, lasses de se fendiller au souffle des siècles, voient encore un soir. . .”

Et il finit son tableau en quelques touches furtives:

“... le jour meurt dans un admirable ciel bleu vert, où s'effilochent des petits nuages d'un rose de corail, et on entend des vocalises de bergers qui appellent à la prière du soir.” (p. 129).

Certes, un touriste plus érudit et un voyageur plus avisé auraient décrit différemment les ruines de Persépolis! Mais Loti lui-même avoue: «Ecrire une impersonnelle description avec un détachement d'artiste, j'en serai bien incapable». ⁷⁶ Briquet observe à ce propos: . . . « il a omis ou ignoré une si grande quantité de faits et de détails que ses descriptions ne peuvent prétendre ni à être complètes, ni par conséquent, à donner une image fidèle de la vérité. Et pourtant Loti croit bien avoir offert une interprétation nouvelle et originale de l'Orient dont il se sent le grand initié, le prêtre, et parfois le Cicéron». ⁷⁷

Cette “interprétation nouvelle”, c'est ce regard différent qui veut atteindre l'essence des choses à travers le langage des “signes”. Ainsi, l'orientalisme de Loti est une quête. Quête de soi? de la vérité? de l'Absolu? la réponse n'est pas facile; ce qui est sûr, c'est qu'il cherche en Orient, lui, le voyageur désorienté, une réponse possible à sa quête.

Et le voyage chez Loti, au sens métaphorique du terme, c'est aller au bout de soi-même, dépasser les frontières intérieures de son existence limitée. Et c'est par son écriture qu'il

76. P. Loti, *L'Exilé*, p. 115.

77. P. E. Briquet, *op. cit.*, p. 91.

atteint les zones interdites du Désir:

«Non seulement l'écriture, venue du Désir, frôle sans cesse l'interdit, destitue le sujet qui écrit, le dérouté, mais encore (ceci n'étant que la traduction structurale de cela) en lui, les plans opératoires sont multiples; ils tremblent les uns dans les autres». ⁷⁸

Certes, Loti n'a pas fait comme Céline un "voyage au bout de la Nuit", mais sur le chemin de sa quête, il y a parfois quelques pâles reflets de la vérité, quelques vagues promesses qui l'invitent à s'écarter de sa route intérieure, pour suivre la grande Route et atteindre "les ailleurs apaisés".

Dans la dernière description qu'il ait laissée de l'Orient, celle d'un sanctuaire musulman à Andrinople, il écrit: «Toute cette splendeur, toute cette ornementation empruntée presque uniquement à des lignes qui se croisant et s'enchevêtrant, affectent je ne sais quoi d'abstrait qui porte à oublier les choses d'ici-bas, à entrevoir des ailleurs apaisés et définitifs où l'on ne souffrira plus». ⁷⁹

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی

78. R. Barthes, *op. cit.*, p. 186.

79. P. Loti. *Suprêmes Visions d'Orient*, in *Voyages*, p. 1428.